

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 36

Artikel: Les aérostiers militaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

officier, elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique. Elles exécutaient les premières ses pensées à peine écloses, confidentes des balbutiements de son génie.

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La table de Dietrich était hospitalière pour Rouget de l'Isle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de la famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarde de l'Isle avec une sérénité triste et lui dit :

— L'abondance manque à nos festins, mais qu'importe si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes civiques et le courage aux cœurs de nos soldats? J'ai encore une dernière bouteille de vin du Rhin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, dit-il, et buvons-là à la liberté et à la patrie! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique; il faut que de l'Isle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli.

Les jeunes femmes applaudirent, apportèrent ce vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée.

Il était tard; la nuit froide: de l'Isle était rêveur; son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit; il rentre chancelant dans sa chambre solitaire, cherche lentement l'inspiration, tantôt dans les palpitations de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avec les paroles, tantôt les paroles avec l'air, et les associant tellement dans sa pensée, qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel, de la note ou du vers était venu le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit la tête sur son instrument et ne se réveilla qu'au jour.

Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. — Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas encore levée. Dietrich l'éveilla, il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique et capables d'exécuter la composition de de l'Isle. Une des jeunes filles accompagnait, Rouget chanta. A la première strophe, les visages pâlirent, à la seconde des larmes coulèrent, aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. Dietrich, sa femme, le jeune officier se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres: l'hymne de la patrie était trouvé! Hélas! il devait être aussi celui de la Terreur. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, aux sons de ces notes nées à son foyer du cœur de son ami et de la voix de sa femme.

Ce nouveau chœur, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Les Marseillais le répandirent en France, en le chantant sur la route; de là lui vint le nom de *Marseillaise*. La vieille mère de de

l'Isle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait: « Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde de brigands, et auquel se mêle notre nom? » De l'Isle lui-même, proscrit en qualité de fédéraliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles, en fuyant dans les sentiers du Jura.

— Comment appelle-t-on cet hymne? demanda-t-il à son guide.

— La *Marseillaise*, lui répondit le paysan.

C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage. Il était poursuivi par l'enthousiasme qu'il avait semé derrière lui. Il échappa à peine à la mort; l'arme se retournait contre la main qui l'avait forgée.

La Révolution en démence ne connaissait plus sa propre voix.

(*Les Girondins.*)

LAMARTINE.



Les aérostats militaires.

A l'imitation de ce qui a été fait sous la première république, des ballons vont être utilisés par les Français pour des observations militaires pendant la guerre. Ces observatoires mobiles pouvant s'élever de trois à cinq cents mètres et planant sur un espace immense où rien ne leur échappe, peuvent rendre les plus grands services. Deux de ces centres d'observation viennent d'être créés à Paris. M. Nadar, qui n'avait pu réunir à temps un matériel pour gagner Metz, a offert au gouvernement l'organisation gratuite d'un service aérostatique à la disposition du commandement de Paris, avec l'aide de MM. Dartois et Durnof, aéronautes expérimentés, qui ont fait avec lui les dernières ascensions du *Géant*.

Une équipe d'aérostats, francs-tireurs et mobiles, déjà au courant de cette manœuvre spéciale, a été engagée, et, sur l'admission des principales conclusions du rapport présenté à la commission de défense par M. Nadar, l'organisation des observations aérostatiques de la rive droite a été confiée à sa direction.

Le service pour les observations de la rive gauche est organisé par M. Godard.

C'est en 1793 que les ballons captifs furent employés pour la première fois, comme moyen d'observation dans les armées. Après un premier essai, le Comité de salut public décida d'en étendre les expériences et décréta la formation d'une compagnie d'*aérostats militaires*, dont les hommes appartenaient tous aux diverses professions: des charpentiers, des maçons, des mécaniciens, etc. Ils étaient assimilés pour la solde aux artilleurs, dont ils portaient l'uniforme, avec la légende « *aérostats* » sur les boutons. Leurs armes étaient un sabre-briquet et un pistolet à la ceinture.

Cette compagnie fut dirigée sur Maubeuge, que l'armée française venait de reprendre et où elle allait subir un nouveau siège.

Deux fois par jour le ballon s'élevait, par l'ordre de Jourdan, et quelquefois avec le général lui-même,

pour observer les travaux des assiégés, leurs positions, leurs mouvements et leurs forces.

La manœuvre de l'aérostat s'exécutait en silence. La correspondance avec les hommes qui retenaient les cordes, se faisait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges ou jaunes. Ces signaux servaient à indiquer aux conducteurs les mouvements à exécuter : *monter, descendre, avancer, aller à droite*, etc. Enfin, pour transmettre au général en chef les notes de ses observations, le commandant des aéroliers jetait sur le sol de petits sacs de sable, surmontés d'une banderole, auxquels la note était attachée.

L'ennemi qui se voyait soumis à cette observation insolite, et qui se sentait surveillé sans jamais pouvoir rien dérober à la connaissance des assiégés, était fort impressionné. Carnot raconte dans ses mémoires que quelques soldats autrichiens n'ayant jamais vu de ballon, s'agenouillaient et se mettaient en prière à la vue de ce prodige.

Les Autrichiens essayèrent de détruire l'aérostat à coups de canon. Ayant remarqué qu'il s'élevait tous les jours du même point, ils établirent, pendant la nuit, dans un ravin, une pièce de 17, et au moment où l'aérostat s'éleva, la pièce tira sur lui, mais sans succès; il continua ses observations sans être inquiété autrement que par quelques coups de carabine, qui ne pouvaient l'atteindre à la hauteur où il se trouvait.

A la bataille de Fleurus, le même ballon, nommé l'*Entrepreneur*, fut d'un grand secours pour le succès de cette journée, et le général Jourdan n'hésita pas à proclamer l'importance des services qu'il en avait retirés.

Le révérend pasteur de La Sarra nous ayant adressé une seconde lettre, nous avons cru devoir lui écrire ces quelques lignes avant de la publier :

Lausanne, 25 août 1870.

Monsieur le pasteur Hautier,

La Sarra.

Nous publierons votre lettre du 23 courant, dans le *Conteur vaudois*, si vous en exigez l'insertion. Nous l'aurions volontiers insérée dans le numéro de samedi prochain si nous n'avions craint de montrer au pays de quelle nature sont les préoccupations d'un pasteur chrétien au milieu des circonstances graves et sérieuses qui dominent aujourd'hui tous les esprits.

Agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération.

L. MONNET. S. CUÉNOUD.

Le vénérable pasteur nous répondit, à la date du 27 août :

« Veuillez publier dans votre prochain numéro ma réponse du 23 courant, sans vous inquiéter du qu'en dira-t-on? Je suis étonné que vous ne l'ayez pas déjà fait, et faites-moi grâce de vos objurgations. »

Devant cette haute volonté, et pour terminer ce débat, il ne nous reste plus qu'à publier la lettre en question, qui se passe de tout commentaire. La voici :

La Sarra, 23 août 1870.

Cher Monsieur Monnet.

J'ai réussi à vous faire imprimer ce que je désirais; non sans peine, il est vrai, mais un poète aussi distingué que le Rédacteur du *Conteur Vaudois*, sait bien que quand les sons de la flûte sont impuissants pour attirer les gougeons (sic), il faut bien employer le flet.

Je m'attendais au petit plat littéraire qui accompagne mon épître du 13 courant. Mais pour l'assaisonner, vous vous êtes trompé de tiroir; au lieu de puiser dans celui du sel attique, vous avez puisé dans celui du tabac, afin de mieux jeter de la poudre aux yeux! Dieu vous bénisse!

Le fond de cette olla podrida littéraire, c'est l'aveu naïf et sincère que vous corrigez, retouchez et façonnez à votre guise, les pièces offertes au *Conteur Vaudois*, et que sous les ciseaux de votre censure privée, les morceaux impitoyablement mutilés, deviennent méconnaissables. Oubliez-vous donc qu'un rédacteur de journal a le droit de refuser non de mutiler ce qu'on lui propose. Il est impossible de soupçonner (sic) de votre part une jalousie d'auteur, encore moins une vieille habitude d'école normale, celle de corriger les tâches.

Alors pourquoi se donner la peine d'expliquer à ses lecteurs le jeu de mots d'Abraham et de la gare? Les prenez-vous pour des écoliers? Au reste le calembourg n'est pas de moi, mais de M. H. J., de Lausanne, passé maître en ce genre; je n'ai fait que l'arranger.

Ne monte pas en vélocipède qui veut. Il y a plus de deux ans que le mien a fait son apparition dans les rues de votre ville et ailleurs, et il a fallu tout ce temps pour vous en apercevoir: Mais les verres de lunettes bleues sont parfois si opaques!

Quoique un peu vieilles, les pasquinades sur le clergé sont encore à la mode, votre confrère Carillon le prouve. Il est commode de railler des gens qui, à quelques exceptions près, ne veulent pas répondre. Permettez-moi, cependant, de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, le reproche d'être peu charitable envers mes paroissiens. Monsieur I. M. B. qui vous inspire une si vive commisération n'est point mon paroissien. Voici son état social et religieux:

I. M. B., cordonnier, boulanger, pâtissier et... vénérable prophète dans l'église de M. Darby. Il s'occupe aussi beaucoup de droit et de code civil. Ce n'est pas étonnant; combien d'autres sont à la fois: journalistes, commerçants, bureaucrates et poètes.

Vous le savez bien, cher Monsieur, il est prudent d'avoir plusieurs cordes à son arc: Vautour était marchand de tabac en même temps que propriétaire et M. de Longtour avant de commander la Salamandre tenait un bureau de cigares et de poudre sternutatoire.

A vos souhaits, et mes remerciements d'avance pour l'insertion textuelle de ma prose, accompagnée de l'assurance de ma parfaite considération.

M. HAUTIER, pasteur.

Petit dictionnaire

du Conteur vaudois.

Sous ce titre, nous donnerons de temps en temps la définition de certains mots qui nous paraissent curieux, et sur lesquels la plupart des dictionnaires sont souvent trop brefs. Voici, pour aujourd'hui, ceux que nous avons choisis:

VÉLOCIPÈDE. — (Du latin *velox*, prompt, rapide; *pes, pedis*, pied). Espèce de cheval de bois, placé sur deux roues, destiné à l'amusement des enfants. Cet instrument comique a pris une assez grande vogue depuis quelque temps; des adultes l'ont adopté et de grands oisifs enfourchent avec plus ou moins de grâce cette Rossinante sur laquelle ils promènent leur personne aux yeux de tout le monde. — Le vélocipède paraît cependant appelé à de plus graves offices; on dit même qu'il est déjà employé au point de vue chrétien, pour visiter les malades et pour porter les consolations religieuses. Nous craignons seulement une chose, c'est que quelques malades voyant arriver en vélocipède celui qui a charge d'âmes, ils ne prennent l'innocent véhicule pour une barque à Caron. Peut-être faudrait-il les aborder moins cavalièrement. C'est ce que l'expérience nous apprendra.

STERNUTATOIRE (du latin *sternutatio*, étternuement).

— Le tabac à priser, par exemple, est un sternutatoire. Cette poudre a déjà rendu de grands services aux gens ennuyés, car un bon étternuement tient éveillé. Nous connaissons une petite ville où il s'en fait une grande consommation pendant le sermon.

ECHÈCS. — Jeu qui a un attrait irrésistible pour ceux qui y sont adonnés. Le temps ne compte pas, les heures s'écoulent avec une incroyable rapidité et